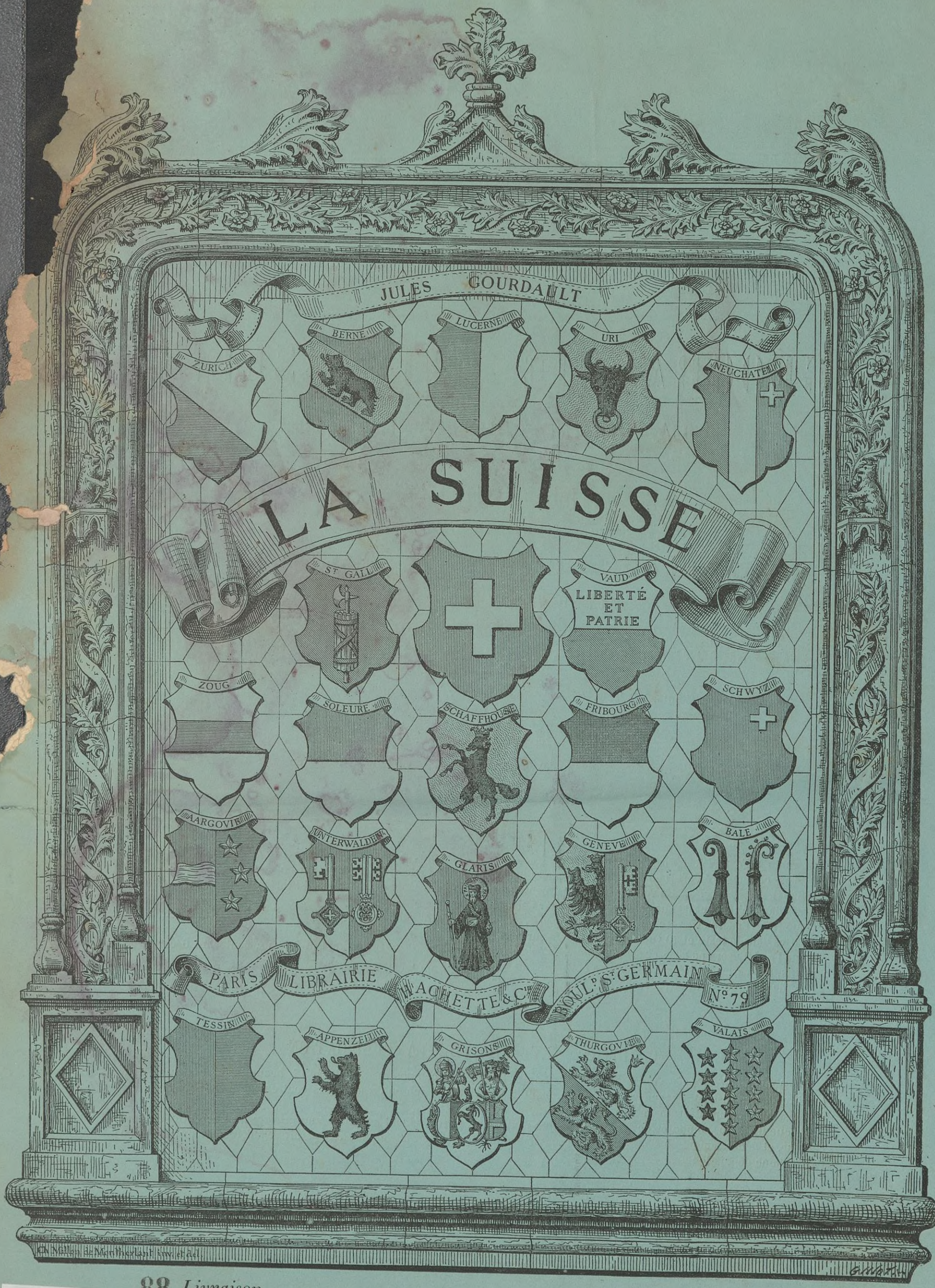

JULES GOURDAULT
LA SUISSE
ZURICH
BERNE
LUCERNE
URI
NEUCHATEL
ST GALL
VAUD
LIBERTÉ
ET
PATRIE
ZOUG
SOLEURE
SCHAFFHOUSE
FRIBOURG
SCHWYTZ
ARGOVIE
UNTERWALDEN
GLARIS
GENEVE
BALE
TESSIN
APPENZELL
GRISONS
THURGOVIE
VALAIS
PARIS LIBRAIRIE HACHETTE & Cie BOUL.D ST GERMAIN Nº 79

L47
4716

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

Format grand in-8

NOUVELLE

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

Tome V

L'EUROPE SCANDINAVE ET RUSSE

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-8 JÉSUS

CONTENANT

9 CARTES TIRÉES A PART ET EN COULEURS, 200 CARTES INSÉRÉES DANS LE TEXTE ET 80 GRAVURES SUR BOIS

d'après les dessins de

MM. BARCLAY, BEAUDOIN, BÉNÉDICT, PH. BENOIST, C. DELORT, HUBERT-CLERGET, LANCELOT, E. LIX, E. RONJAT RIOU, F. SCHRADER, SIROUY, SORRIEU, TAYLOR, THÉROND, S. VUILLIER, TH. WEBER

Broché : 30 francs

Richement relié avec fers spéciaux, dos en maroquin, plats en toile, tranches dorées : 37 francs

Ce volume complète la Géographie de l'Europe

En vente : Tome Ier. L'Europe méridionale (*Grèce*, *Turquie*, *Roumanie*, *Serbie*, *Italie*, *Espagne et Portugal*). — Un volume in-8 jésus, contenant 4 cartes en couleurs, 174 cartes insérées dans le texte et 73 gravures sur bois.

Tome II. La France. — Un volume in-8 jésus, contenant une grande carte de la France, 10 cartes en couleurs, 234 cartes insérées dans le texte et 69 vues et types gravés sur bois.

Tome III. L'Europe centrale (*Suisse*, *Austro-Hongrie*, *Allemagne*). — Un volume in-8 jésus, contenant 10 cartes en couleurs, 210 cartes dans le texte et 70 vues et types gravés sur bois.

Tome IV. L'Europe du nord-ouest (*Belgique*, *Hollande*, *Iles Britanniques*). — Un volume in-8 jésus, contenant 6 cartes en couleurs, 205 cartes insérées dans le texte et 81 vues ou types gravés sur bois.

Prix de chaque volume : broché, 30 fr.; relié, 37 fr.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

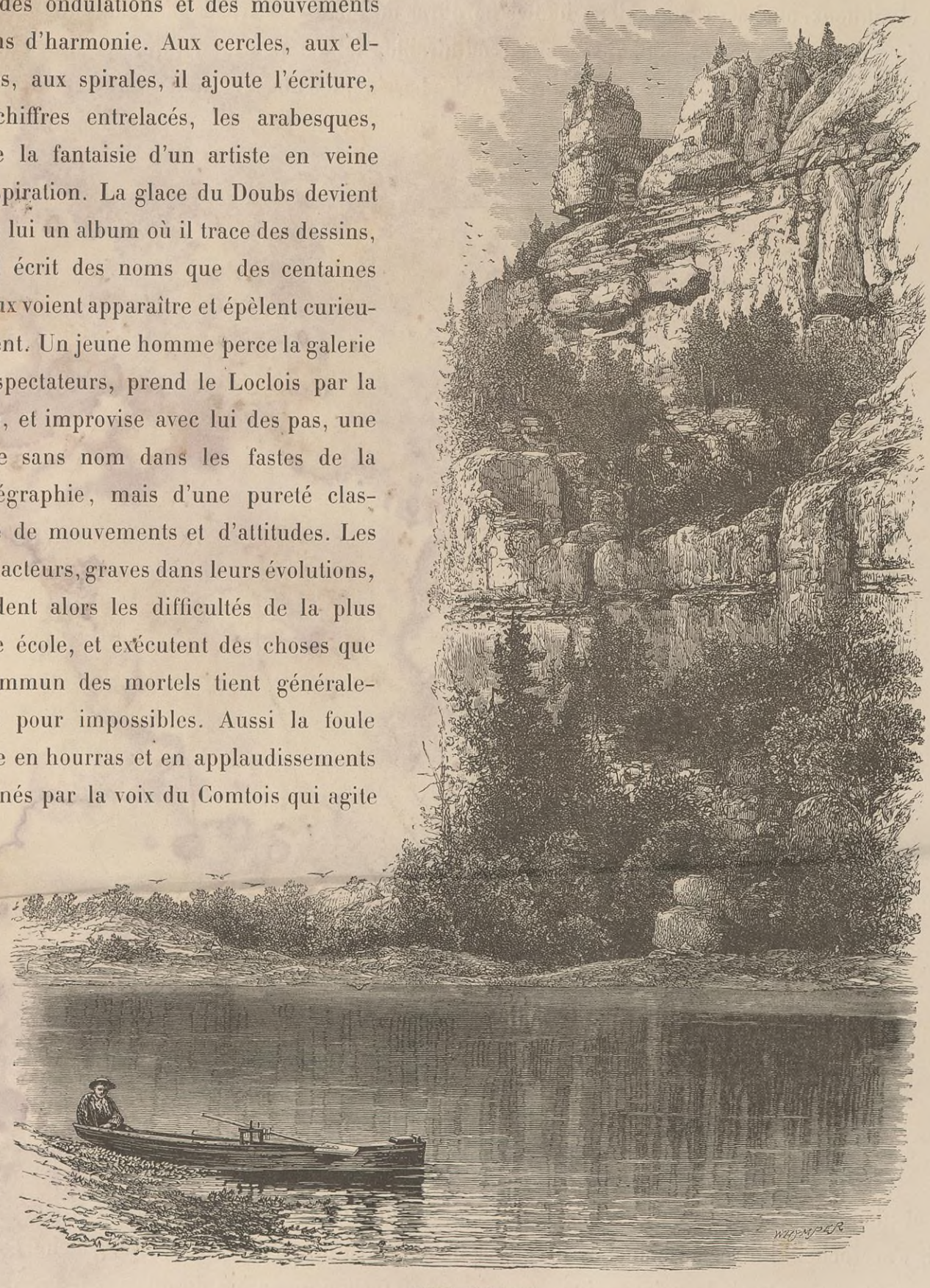
La *Nouvelle Géographie universelle* de M. Élisée Reclus se composera de 10 à 12 beaux volumes grand in-8 (environ 600 livraisons). Chaque volume, comprenant la description d'une ou de plusieurs contrées, formera pour ainsi dire un ensemble complet et se vendra séparément.

Chaque livraison, composée de 16 pages et d'une couverture, et renfermant au moins une gravure ou une carte tirée en couleur, et généralement plusieurs cartes insérées dans le texte, se vend 50 centimes. Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 8 mai 1875.

L47-4716

SAUT-DU-DOUBS.

exercices, avec une correction, une grâce, un style qui ravissent les amateurs. Les plus enragés patineurs s'arrêtent pour admirer cette souplesse, cette élasticité qui dissimule la force et la traduit par des ondulations et des mouvements pleins d'harmonie. Aux cercles, aux ellipses, aux spirales, il ajoute l'écriture, les chiffres entrelacés, les arabesques, toute la fantaisie d'un artiste en veine d'inspiration. La glace du Doubs devient pour lui un album où il trace des dessins, où il écrit des noms que des centaines d'yeux voient apparaître et épèlent curieusement. Un jeune homme perce la galerie des spectateurs, prend le Loclois par la main, et improvise avec lui des pas, une danse sans nom dans les fastes de la chorégraphie, mais d'une pureté classique de mouvements et d'attitudes. Les deux acteurs, graves dans leurs évolutions, abordent alors les difficultés de la plus haute école, et exécutent des choses que le commun des mortels tient généralement pour impossibles. Aussi la foule éclate en hourras et en applaudissements dominés par la voix du Comtois qui agite



RIVES DU DOUBS.

son bonnet bariolé : « Vive le Locle ! Vive la Suisse ! » On lui répond par le cri unanime de : « Vive la France (1) ! »

(1) L. Favre, *le Doubs gelé.*

Au sortir de ce petit lac de Chaillexon (en patois, le *lac des Roches*), de 3,000 mètres environ de longueur sur moins d'un demi-kilomètre de largeur, la rivière franco-suisse se resserre en six bassins profonds et sinueux, enchâssés dans deux hautes bordures de roches escarpées où l'eau, unie et tranquille, a la couleur de l'émeraude. Cette cluse admirable, taillée par la nature, n'offre point de marge où le pied se puisse poser. Selon la direction des bassins, les uns reçoivent les rayons du soleil, les autres restent plongés dans l'ombre. D'une région lumineuse on passe tout à coup dans un couloir

UN BASSIN DU DOUBS.

sombre et glacé où le cœur se serre et où, involontairement, l'on frissonne. Les rocs gris, aux saillies desquels s'accrochent l'hiver de blanches draperies de neige, se dressent à droite et à gauche, comme des remparts menaçants où de noirs sapins apparaissent en faction, et au bas desquels, aux époques de gelée, file de temps à autre un traîneau jurassien.

Du dernier de ces bassins, la rivière s'engouffre sous des arceaux de conifères, puis, accélérant davantage sa marche à mesure que la pente de son lit s'accentue, bondissant, mugissant, se heurtant avec rage contre les rochers, jetant en l'air des lames écumeuses, elle finit par atteindre le gradin extrême,

MORTEAU.

d'où elle se précipite avec fracas, d'une hauteur de près de 30 mètres, dans un abîme dont jamais la sonde n'a pu trouver le fond. C'est ce qu'on appelle le *Saut-du-Doubs*.

C'est au printemps, à la fonte des neiges, qu'il faut voir cette chute merveilleuse. Grossie par les sources et les ruisseaux qui coulent à pleins bords, les flots de la rivière qui perd ici pied ressemblent à des millions de moutons blancs qui disparaissent dans le gouffre en poussant des bêlements d'effroi pareils au tonnerre. Dans la vapeur irisée qui monte du fond de la gorge tremble un arc-en-ciel qu'on ne voit qu'en tournant le dos au soleil.

L'hiver, le spectacle est autre, mais aussi grandiose. Au lieu des gerbes liquides et des fusées d'écume se précipitant au fond de l'abîme, ce sont des étagements de colonnes d'albâtre groupées dans un pittoresque désordre, et présentant les teintes les plus suaves mêlées aux scintillements des pierreries les plus rares. Le maître de l'œuvre est ici le hasard ; mais quel architecte arriverait jamais, à force de calcul ou de fantaisie, à produire des masses aussi bien ordonnées et des lignes d'une harmonie aussi pure ? De ce palais féerique de l'hiver s'échappe je ne sais quelle mystérieuse cantilène, voix affaiblie de l'eau qui continue de couler dans les profondeurs et semble dire d'en bas au grand magicien : « Tu as beau faire ! je me meus toujours. Je te défie de m'enchaîner tout entière ! »

Les Alpes n'ont rien de plus beau que cette cascade jurassienne, près de laquelle, chaque année, au mois de juillet, les habitants des deux rives du Doubs, ceux du Locle et ceux de Morteau, la jolie petite ville française limitrophe, se réunissent pour célébrer une fête populaire.

DERNIER SOUVENIR DU MONDE ALPESTRE.

CHAPITRE XVII

Le Val-de-Travers. — Épisodes de la retraite de l'armée de l'Est. — La vallée de l'Orbe. — Vallorbes, son aspect, son histoire, son industrie. — La légende du forgeron Donat et la Grotte des Fées. — La source et le cours de l'Orbe. — Particularités locales et anecdotes jurassiennes. — L'antique *postillonnage*. — La route de Cossonnay; vieux châteaux et villages modernes. — La vallée de Joux ; son caractère ; ses premières annales ; origine de sa prospérité industrielle. — La Dent de Vaulion. — Au sommet de la Dôle. — Une vision alpestre au pays du soleil. — Le dernier mot du touriste.

I

Le chemin de fer de Neuchâtel à Pontarlier, construit, je crois, à frais communs par les Suisses et la compagnie de Lyon, est, comme celui de la Chaux-de-Fonds, une merveille de hardiesse et d'exécution. Des rives du lac jusqu'à la frontière, il déroule ses pittoresques circuits, triomphant des crêtes à force de tunnels, se suspendant aux parois des rochers, s'engouffrant dans les entonnoirs les plus sombres, et, presque partout, courant follement au bord de l'abîme.

Le riant et sinueux défilé, resserré entre deux remparts boisés, que contourne sans peur le railway fantastique, est fort bien nommé le *Val-de-Travers*. De prairie en prairie et de cluse en cluse, la Reuse y charrie ses eaux bouillonnantes. Dans ce petit pays, où tout le monde travaille, le cours d'eau écumeux a aussi fort à faire. Avant de se reposer dans le bassin du grand lac neuchâtelois, il lui faut s'exténuer à mettre en mouvement je ne sais combien de moulins et de scieries établis tout le long de la gorge tortueuse. En maint endroit, il a eu à subir des violences bien autres : l'homme, qui corrige et recorrige

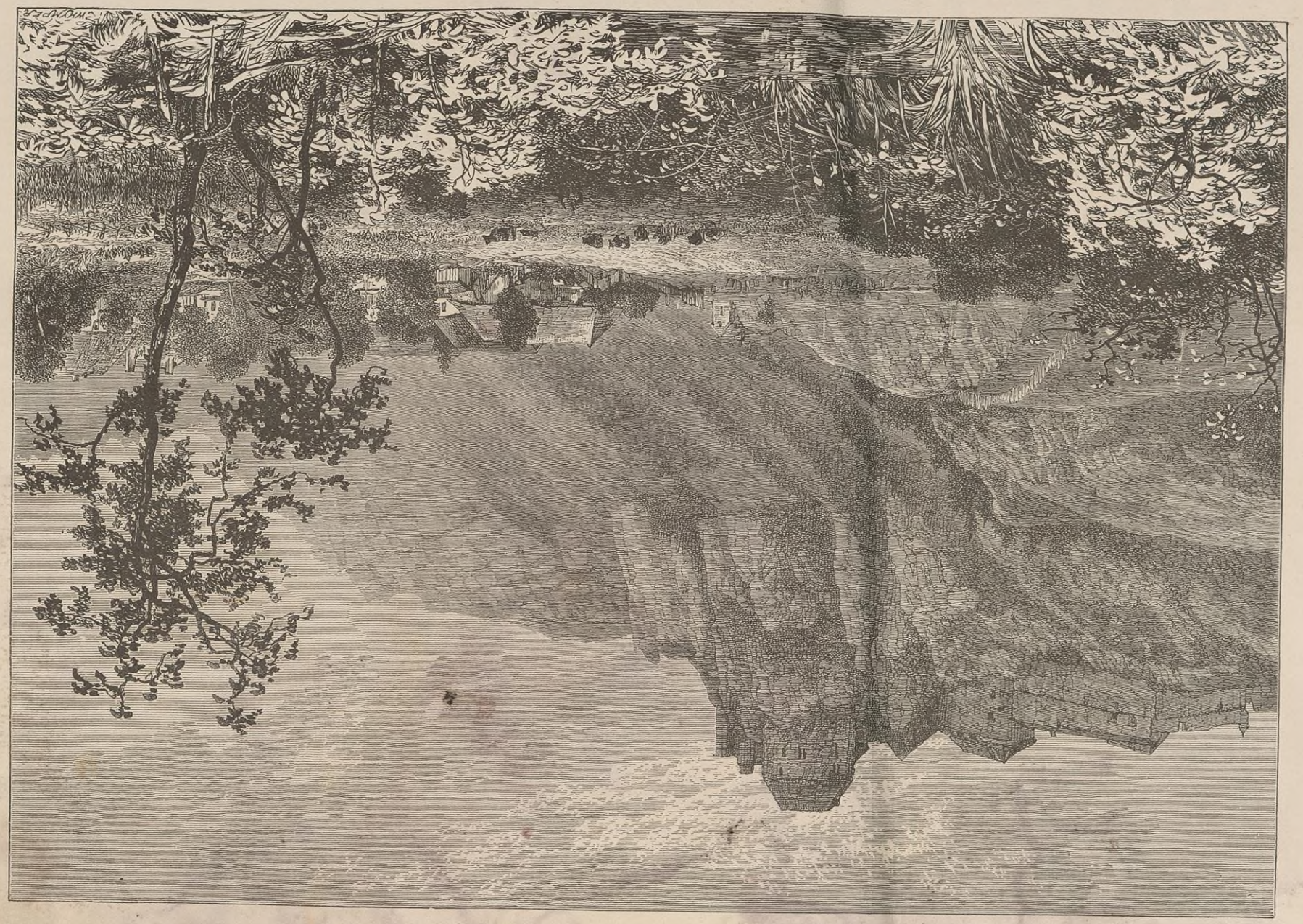
sans cesse la nature, l'a çà et là détourné de son lit, et obligé parfois à des chutes terribles que, laissé à lui seul, il eût évitées.

Des rampes sourcilleuses sur lesquelles court la locomotive, on voit se dérouler, dans le fond de la vallée, un chapelet interminable de blanches maisons dont le fil se renfle de temps à autre en de

AU VAL-DE-TRAVERS.

beaux villages entourés de leurs enclos. La population qui vit dans ces creux, comme celle qui habite les pentes des montagnes, doit le plus gros de sa prospérité, non pas au labeur agricole, mais plutôt à l'industrie, et à une triple espèce d'industrie : la fabrication de la dentelle, l'horlogerie, et aussi la distillation de l'absinthe. Des localités principales du vallon, il n'est guère besoin que de rappeler les

FORT DE JOUX.



oms; ce sont, de l'est à l'ouest, c'est-à-dire en amont : Noiraigues, au pied nord de la belle et curieuse terrasse dite le *Creux-du-Vent ;* Travers, chef-lieu du district, petite ville de 2,000 âmes environ ; Couvet; Motiers, où J.-J. Rousseau écrivit ses *Lettres de la montagne ;* puis Boveresse, Fleurier, Saint-Sulpice, villages d'horlogers, où une douce aisance rémunère un travail serein d'artisan.

On sort, en amont, du Val-de-Travers par une gorge que l'on nomme *la Chaîne*, et où se trouve la source de la Reuse, échappée du petit lac d'Étalières. Quelques pas encore, et l'on arrive au point culminant de la route (904 m.), sur la plaine frontière où sont les deux villages des Verrières; plus loin encore, au-dessus du dernier défilé, celui de *la Cluse*, se dresse, à gauche, l'antique fort de Joux, où fut enfermé un moment Mirabeau, et où est mort Toussaint-Louverture ; à droite est le Larmont, ramification également fortifiée du Jura français. Deux rochers de formes bizarres, auxquels se rattache une légende locale, attirent l'attention au pied de la montagne; enfin, au sortir de cette mystérieuse enceinte des *Dames-d'Entreportes*, on voit s'étendre devant soi la plaine monotone appelée Chaux-d'Arlier, et, en quelques instants, on atteint Pontarlier.

Longtemps encore, pour nous autres Français, le *Val-de-Travers* réveillera le funèbre souvenir de la retraite de notre armée de l'Est, au mois de janvier 1871. Repoussés près de Montbéliard, acculés à la frontière helvétique, les soldats du général Bourbaki, qui avaient un moment fait ce rêve glorieux, de reporter l'invasion dans le pays même d'où d'immenses légions nous l'avaient apportée, durent, Dieu sait en quelles circonstances, remettre leurs armes désormais inutiles à quelques poignées de miliciens suisses établis en vedettes aux passes des Verrières, de Sainte-Croix et de Jougne.

Du fort de Joux susnommé, une voie ferrée, de date toute récente, conduit dans la poétique vallée de l'Orbe. Ce fut, partie dans cette direction, partie dans celle du Val-de-Travers, que les malheureux bataillons de la France en furent réduits à chercher un refuge. Le ban des militaires avait été précédé, de l'un et de l'autre côté, par l'invasion plus confuse encore des populations civiles de la lisière, qui, fuyant devant les Prussiens, avaient couvert de toutes parts les routes avec leurs meubles et leurs marchandises. Le seul village de Vallorbes, dès les 28 et 29 janvier, avait reçu plus de 200 voitures chargées de bagages, d'effets et de denrées. Un torrent de plus de 26,000 soldats, sans compter le flot plus que double qui s'écoula par la gorge de la Chaîne, suivit de près cet exode lamentable. Aux contingents locaux de Lignerolles, Ballaigues et Vallorbes, levés à la hâte pour garder la frontière, on dut ajouter, le 31 janvier, le 70e bataillon fédéral. A sept heures du matin, le 1er février, arrivèrent les premiers détachements français, que suivirent des bandes toujours plus nombreuses. Des masses désordonnées d'hommes et d'équipages se succédèrent ce jour-là jusqu'après minuit. La lugubre procession, inépuisable comme l'onde d'une rivière, défilait, toujours nouvelle, sans intermittence, sans arrêt. Au convoi des canons, des fourgons, s'ajoutait un concours inouï de bagages. Il y avait là des véhicules de toute sorte, calèches, coupés, tilburys à la mode, coucous primitifs, et jusqu'à un omnibus de Sceaux à Antony. « Ainsi, dit un Suisse, témoin oculaire de la retraite néfaste, avaient fait autrefois les Helvètes nos pères. Peut-être, ajoute-t-il, — et c'est là une parole qu'il nous faut retenir, — les peuplades conduites par le vieux Divicon eussent-elles mieux résisté aux légions romaines, et, qui sait ? retrouvé une seconde journée du Léman dans les champs de Bibracte, si l'encombrement monstrueux des bagages n'avait paralysé leurs mouvements. »

Le lendemain, le flot des *Bourbakis* (1) recommença à l'aurore, pour couler tout le jour jusqu'épuisement. Derrière chevauchaient les *uhlans*, qui tournèrent bride à la vue du poteau portant la croix de Berne. Le 2 février 1871, Vallorbes seul comptait sur son territoire 5,000 hommes, 2 ou 3,000 chevaux et mulets, 106 canons et 500 voitures. Et c'était bien peu, en comparaison de la part que le Val-de-Travers avait reçue.

Comment faire, dans le petit village, pour loger et nourrir cette énorme affluence de gens et de bêtes ? Les chambres manquant, on plaça les militaires dans le temple, que l'on avait eu soin de bien chauffer, dans les étables, dans les granges. Pour les voitures et les chevaux, on forma deux parcs, l'un au bas de la Grandfin, l'autre sur le petit plateau des Revinnoz. Et, nuit et jour, les boulangeries vallorbières entretinrent leurs flambées ; encore cette cuisson gigantesque ne suffit-elle pas : il fallut faire venir un millier de miches de pain de Lausanne. Pour faire de la soupe, on avait fort à propos sous la main les vastes chaudières des fromageries jurassiennes.

Quant aux chevaux, ils eurent tout d'abord à souffrir de la faim, maladie que depuis tant le temps ils portaient aux entrailles. La récolte en foins de 1870 n'avait pas été bonne, et les bêtes même du pays étaient loin d'avoir provende à souhait. Aussi ces pauvres auxiliaires de l'armée fugitive en furent-ils réduits à dévorer, de leurs piquets d'attache, l'écorce des arbres, et à ronger même les rayons des roues. Ce ne fut qu'au bout de vingt-quatre heures qu'on put leur fournir un peu de son, d'avoine et de froment. Le quatrième jour seulement, ils reçurent du foin. Mais combien avaient succombé, entretemps !

Peu à peu, hommes et bêtes furent expédiés dans l'intérieur du canton, le matériel de guerre, péniblement amené depuis la frontière sur des traîneaux réquisitionnés, resta un peu plus longtemps dans le pays ; finalement, il partit pour Morges et pour Yverdon, où il resta jusqu'après la conclusion de la paix.

De l'admirable esprit de fraternité que montrèrent envers nous en ces circonstances nos frères libres des monts jurassiens, on peut se faire une idée approchante de ce qui se passa dans le reste de la Suisse : *qui l'ignore*, a voulu l'ignorer. Je ne dis rien des dépenses ruineuses qu'a nécessairement entraînées ce grand acte de charité internationale. On a parlé, à la dernière heure, de *note d'hôteliers* : ceux qui ont dit cela ne peuvent qu'en rougir.

II

A Vallorbes, nous voici rentrés dans le canton de Vaud. Un district encore à parcourir, et nous aurons achevé notre tour de Suisse.

Dans la vallée de l'Orbe, ce qui nous intéresse tout d'abord, c'est le pays de Vallorbes proprement dit, dont le territoire comprend trois versants, avec la combe intermédiaire qu'ils enferment. Il a pour limites, au midi, le massif du Risoux, qui se dresse en deçà de la vallée de Joux; à l'est, la chaîne de la Dent de Vaulion, par où il confine aux communes de Vaulion, de Premier, de Brethonnières et des Clées; au nord, l'Orbe et la Jouguenaz, qui le séparent de Ballaigues; à l'ouest enfin, le ruisseau du Piquet et le faîte de Prailloud, où il touche aux communes françaises de Jougne et de Rochejean. Sa plus grande longueur est de 9 kilomètres, sa largeur maximum de moins de 400 mètres.

(1) On désignait ainsi dans le Jura, du nom du chef de l'armée française, les gens et les bêtes qui composaient l'interminable défilé.

Bien peu de touristes ont, je pense, l'idée de s'arrêter à Vallorbes : ce village-impasse est la douane helvétique, douane singulièrement commode et bénigne, et c'est tout ce que la plupart en retiennent. Je me trompe : il reste encore, de cette gorge jurassienne, à qui même ne la parcourt qu'en wagon, venir des abîmes romantiques où, passé le pont audacieux du chemin de fer, l'Orbe se précipite, ...lée et superbe, sous les redans de roc habillés de verdure. Faisons donc une pause dans ce beau

FORT DE JOUX (AUTRE ASPECT).

massif de noires sapinières qui se relève de toutes parts en *crêts* calcaires entrecoupés de combes mystérieuses et profondes.

La première mention de la bourgade de Vallorbes se trouve, paraît-il, dans une bulle du pape Innocent II, en date du mois de mai 1139, et où l'on voit que la localité avait une chapelle dont le pontife détermine l'obédience. Neuf ans plus tard, la chapelle est devenue une église, que l'évêque de Lausanne donne à Humbert, prieur du couvent tout voisin de Romainmotier, lequel la reconnaît de

sa juridiction. Plus tard encore, il y a là un prieuré de Bénédictins de l'ordre de Cluny, qui bientôt se trouve annexé à la *mense* du monastère susnommé. De la condition des Vallorbiers en ces temps lointains de leur histoire, il n'y a rien à dire que nous ne sachions de reste. Survient, en 1536, la conquête bernoise, qui a pour résultat immédiat d'introduire la Réforme dans la vallée. Alors seulement, et grâce à l'initiative d'une famille noble émigrée de la Lorraine pour cause d'hérésie, la cité voit naître ses premières *ferrières* (1), affineries et fabriques. Un siècle après, l'industrie locale a déjà pris un essor remarquable. Continuant de plus en plus à pousser sa fortune, la bourgade achète des parties de montagne, des forêts, des herbages, et, peu à peu, se fait un territoire. Aujourd'hui l'Orbe y met en mouvement des marteaux, des soufflets de forge, des tréfileries ; la ville a des clouteries, des chaîneries, des fabriques de limes. Le voyageur qui entre pour la première fois à Vallorbes, contemple avec une certaine surprise le spectacle qu'offre la mignonne cité en fer à cheval au-dessus de la rivière. A ses pieds coule le cours d'eau limpide ; au premier plan, il voit les quais, la place avec son grand bassin, l'hôtel de ville, les forges. Plus haut se trouvent la cure et les maisons en amphithéâtre avec leurs toits blancs, rouges ou bruns ; au-dessus, le temple et le collège ; et enfin, comme cadre au tableau, l'alignement des montagnes à la croupe altière. Ajoutez que Vallorbes a été comme une ruche féconde qui a envoyé au loin ses essaims de travailleurs non seulement dans le canton de Vaud, à Genève, dans le Valais et à Neuchâtel, mais encore, en dehors de la Suisse, à Montbéliard, et jusqu'à Paris. L'idéal du Vallorbier, c'est de posséder une maison au village, quelques *poses* de terres au soleil, une vache au moins en son étable, et une action dans l'une des cinq fromageries du pays. Le printemps venu, nombre de cloutiers, de couteliers, de limeurs, de chaîniers, quittent l'atelier pour aller travailler aux champs, défricher les terrains incultes, *bûcheronner* le bois, et carboniser des *toises*.

De même que dans le Jura industriel, la construction d'une voie ferrée était ici d'une grande importance. Du jour où l'établissement du railway de Morges à Yverdon eut été décrété, des hommes dévoués au bien public, et en tête l'habile directeur des forges, M. Vallotton, s'occupèrent d'y relier le centre de Vallorbes. Ce ne fut toutefois, pour diverses causes, qu'au printemps de l'année 1867 que furent inaugurés les travaux de la fameuse section de Jougne-Eclepens, avec son splendide viaduc de la cluse du Châtelard, sur l'Orbe. Le 2 juillet 1870, l'œuvre était achevée. Le tronçon français ne le fut que plus tard.

III

C'est, ici comme ailleurs, la nécessité qui a fait de Vallorbes une cité d'industrie et de ses habitants des métallurgistes. Peu avantagée au point de vue agricole, n'ayant qu'une faible portion de sol arable, tout enveloppée de bois et de montagnes, exposée à des hivers longs et neigeux, la petite bourgade fut de bonne heure forcée de se créer un genre spécial de ressources. Ce genre de ressources, la nature elle-même le lui indiquait : de vastes forêts, un puissant cours d'eau utilisable sur plus d'une lieue, et, pour surcroît, la présence du fer dans les monts d'alentour, il y avait tout ce qu'il fallait pour des forges.

Le Vallorbier se fit donc forgeron, et, depuis six siècles, tel il est resté. On possède encore dans

(1) *Ferrière*, fonderie et forge pour la fabrication du fer.